Document generated on 07/06/2025 10:45 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Une grandeur méconnue

Naïm Kattan

Number 94, Summer 2008

Sorties

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2962ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Kattan, N. (2008). Une grandeur méconnue. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (94), 23–31.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Une grandeur méconnue
Naïm Kattan

Quand Maxime publia *La masse, l'individu et l'identité*, la presse le couvrit de louanges et cet enthousiasme ne diminua en rien la difficulté à laquelle le lecteur se heurtait quand il tentait de retrouver, dans le dédale d'idées lumineuses et l'absence de ligne conductrice, l'ambiguïté et la confusion qui faisaient surface. On s'abstenait de le mentionner pour ne pas être classé dans la catégorie des esprits simplistes incapables de comprendre des idées brillamment exprimées. C'était un fait. Les idées de Maxime, isolées les unes des autres, étaient provocantes et éclatantes de clarté. Si l'on ne parvenait pas à cerner l'ensemble, c'est qu'on n'y mettait pas le temps et l'effort nécessaires. De plus, les pages de Maxime abondaient en citations et en références hétéroclites, sans lien les unes avec les autres.

Dès la parution de son ouvrage, Maxime acquit la réputation d'un intellectuel original, pénétrant, même si pour plusieurs il était impénétrable. Un être à part, que l'on approchait avec précaution de crainte de manifester une pitoyable ignorance devant un si ample savoir. Sa femme, Éva, se demanda longtemps si Maxime n'affichait un comportement agressif qu'afin d'être égal à une réputation qui lui avait été imposée et qu'il avait adoptée promptement car c'était une voie moins hasardeuse que celle de la dénégation. À trop tenter de s'expliquer, on évite difficilement de paraître s'excuser et regretter d'être soi-même. Maxime était persuadé que le caractère qu'il affichait l'installait dans les esprits, fussent-ils hostiles, comme une personnalité marquante, qui comptait.

Avant de l'épouser, Éva l'avait connu comme un étudiant inquiet, incertain, cherchant sa voie entre les mathématiques et la philosophie. Son ambition, sa volonté de réussir, d'obtenir la renommée, même s'il devait d'abord passer par la célébrité, lui donnaient une apparence de cohérence et de continuité. Son livre, quoique abondamment cité, ne fut jamais analysé et cela donna à Maxime la conviction que sa réputation était faite et qu'il serait impossible de

la remettre en question. Éva savait parfaitement qu'il était en quête d'autorité, à la recherche d'un maître à penser dont le pouvoir serait indiscutable et dont il espérait l'appui même s'il ne le demandait pas ouvertement. Se plaçant lui-même sur un piédestal, il jugeait prudent de ne pas se mettre, devant les détenteurs de pouvoir, dans la condition de quémandeur.

Tout à la fois philosophe, sociologue, historien, il n'était pas facile à catégoriser, surtout que professionnellement il était professeur de physique et de chimie dans un cégep. Éva enseignait le français et la littérature dans un autre cégep et avait pris la décision de ne pas se conformer aux manières de son mari mais de ne pas s'y opposer non plus. C'était sa façon de mener sa propre vie sans être en réaction ouverte contre celle de son mari. Maxime ressentait cette distance comme une indifférence mais l'acceptait car cela lui épargnait de se justifier de ses sorties intempestives et de la violence de ses répliques. Il se sentait libre, ce qui lui permettait de mener avec sa femme la vie d'un couple dont l'harmonie n'était point l'expression d'un conformisme bourgeois. Aux yeux du monde, l'amour et l'admiration réciproques étaient les marques de leur union.

Grande, le corps plein, robuste, Éva dominait Maxime. Car, petit, mince au seuil de la maigreur, il compensait sa fragilité physique par la voix et les gestes. Il tombait rarement dans l'agitation ou la nervosité. Éva était consciente que, se croyant laid, ou du moins sans beauté, il en souffrait et ne tentait d'user ni de charme ni de séduction. Il n'avait le choix que de s'imposer par la parole, pensait-il. Aux réceptions, Éva servait d'appât. Volubile, frappante, elle attirait les regards et, une fois les introductions faites auprès de ceux qui ne les connaissaient pas, elle lui ouvrait les portes pour entrer en scène. Évaluant rapidement sa place, il mettait ses tactiques en branle. En l'absence de personnages détenant un pouvoir, il se rehaussait, se plaçait sur un piédestal et se montrait sinon hautain, du moins imbu de son importance, s'attendant à ce qu'on se mette à sa disposition, qu'on reconnaisse sa supériorité, qu'on lui rende hommage en l'écoutant avec respect et attention. En présence d'un ministre, d'un député ou d'un chef d'entreprise, il se montrait courtois, respectueux, avec une onction réservée généra-

lement aux religieux, et faisait rapidement le calcul de ce qu'il pouvait solliciter et obtenir. Avec les hautes autorités, il était obséquieux, commençant par des compliments, des félicitations avant de glisser discrètement sa demande. Avec ceux qui étaient munis d'une autorité moindre et cependant susceptibles de servir d'intermédiaires, ses demandes étaient rapides et ouvertes, presque brutales.

Éva observait son mari, s'enorgueillissait quand cela la rehaussait et lui permettait de prendre place dans une hiérarchie ou au sein d'un groupe peu connu d'elle. Elle se rendait compte qu'elle était souvent un atout pour lui, elle s'en servait elle-même comme d'un instrument pour la conquête d'une situation plus modeste mais, en réalité, dans son esprit, plus réelle. Elle était reçue, accueillie, respectée pour elle-même. Maxime ne s'en préoccupait pas car il était surtout attentif à sa propre ascension. Croyait-il vraiment à sa valeur ? Éva se le demandait, repoussant rapidement une interrogation sans intérêt à ses yeux. Elle prétendait le suivre dans ses argumentations dont il lui arrivait d'être l'unique public, des soliloques qui la laissaient généralement froide. Elle faisait semblant de comprendre et Maxime, trop pris par son discours, ne se rendait pas compte de son indifférence.

Chaque soir, il s'enfermait dans son bureau et noircissait des feuilles qu'il entassait avant de passer à l'étape de rédaction sur son ordinateur. Les mois passaient et le titre de son prochain ouvrage était annoncé : *Les rêves de l'histoire et de la culture*. Au départ, il avait choisi : *L'Histoire et la culture sont des rêves*, mais son éditeur l'en avait dissuadé en allant jusqu'à remettre en question leurs rapports. Maxime savait qu'il n'avait pas le choix. Son livre devait paraître à tout prix. Finalement, les cinq cents pages tapées qui en feraient quatre cents imprimées étaient entre les mains de l'éditeur. Une forêt de propos parfois intelligents, souvent incompréhensibles ; sachant que s'il protestait son auteur l'enverrait promener, l'éditeur ne fit pas d'objections, ne releva pas les confusions, les obscurités, les énigmes. Quand il parvenait à se frayer un chemin dans le dédale, il se trouvait en face de banalités qui ne valaient certainement pas l'effort d'exploration. Il se fiait à la réputation bien établie de son auteur mais aussi, ce qu'il n'osait pas s'avouer, à la docilité, à

la lâcheté et à la bêtise de la majorité des lecteurs. Personne n'oserait s'opposer au génie, sous peine d'être taxé d'ignorance. Il comptait, par contre, sur les économies qu'il allait faire dans la promotion et la publicité.

Maxime affichait une confiance illimitée dans l'impact que son livre allait produire. « Une bombe », n'hésitait-il pas à avancer. Que l'on risquât de ne pas le comprendre lui importait peu. D'ailleurs, il parsemait ses pages de propos faciles, d'une clarté aveuglante. « Des os qu'il jetait aux chiens », comme disait, croyait-il, T.S. Eliot, il ne savait plus où ni à quel sujet. Sa réputation était faite, solide et personne ne se permettrait de le faire descendre de son socle.

Il fit lire le manuscrit à Éva qui, perdue dans ces sentiers embroussaillés, se contenta de parcourir rapidement les pages. Pour manifester de la présence, bien plus que de la vigilance, elle émit des remarques admiratives sur certains passages. Maxime fut d'abord ébloui, car lui-même arrivait mal à comprendre des sentences qui, sans sonner juste, frappaient par leur brio. Cela le rassura. Si Éva saisissait, personne n'oserait souligner les obscurités, voire l'absurdité de ses affirmations. Pour contrebalancer ses éloges et leur donner du crédit et du poids, Éva fit de légères objections à propos de certaines formules aussi lapidaires que banales. Maxime n'eut pas de mal à l'amener à se rétracter et à affirmer son admiration.

N'ayant été convaincu de la valeur de son précédent ouvrage que par les appuis et les éloges des critiques et des lecteurs, il fut pris d'une inquiétude voisinant l'angoisse. Mais il écartait ses doutes par l'affirmation tonitruante de son importance et de l'originalité de ses écrits. Pour se rassurer, il se disait qu'il allait avoir un accueil semblable et comptait sur l'effet qu'il allait produire.

Le livre était depuis un certain temps en librairie, frappé d'un silence qui se prolongeait. Il appela l'éditeur. Avait-il envoyé normalement son service de presse ? Maxime avait refusé de faire des dédicaces, même à ceux qui l'avaient auparavant loué. Les critiques n'avaient qu'à exercer leur métier sans qu'on ait à leur lécher les bottes. Pour mettre des annonces publicitaires, l'éditeur attendait les premières réactions critiques. Maxime exigea qu'il le fasse immédiatement. L'effet fut minime. On l'invita à une émission de

radio qu'il aurait refusée auparavant et qu'il regretta amèrement d'avoir acceptée, car son interlocuteur n'avait visiblement pas lu son livre ou, s'il l'avait fait, n'y avait rien compris et lui posait des questions sur son enseignement au cégep, ses projets, sa manière d'écrire. Quand Maxime tentait de revenir au livre, le journaliste l'écoutait puis l'interrompait pour retourner à des banalités du niveau de ses auditeurs. Maxime était furieux contre le journaliste, l'éditeur, et surtout contre lui-même. Personne ne pouvait oublier la bombe qu'il avait lancée dans le milieu intellectuel, généralement médiocre et pourri, quand il avait publié son premier livre. On lui en parlait encore, même s'il soupçonnait ses interlocuteurs de ne pas l'avoir ouvert. Cette fois, le mutisme de ses collègues lui pesait, même s'il méprisait leurs opinions.

L'éditeur exposa ses efforts auprès des journalistes et des critiques. Ceux à qui il avait envoyé le livre prétextaient qu'il leur fallait plus de temps pour le lire. Quand il les rappelait un mois plus tard, ils avaient d'autres excuses fallacieuses, le livre était publié depuis trop longtemps pour qu'on en parle comme d'une nouveauté. Il ne fit pas état des objections des chroniqueurs radiophoniques : les propos de l'auteur ne passent pas, personne n'est capable de les suivre. Ceux de la télévision faisaient valoir l'antipathie que suscitait Maxime à l'écran. Il était suffisant, arrogant, peu direct, trop bavard. Ils l'eussent accueilli s'il avait été une vedette, même marginale, mais son livre ne provoquait ni intérêt ni polémique. Il fallait attendre les revues spécialisées.

Pour Maxime c'était, de nouveau, le désert : des jaloux, des envieux et des ineptes. Ne disposant d'aucun argument, Éva se rendait compte de son désarroi et se tenait à l'écart, évitant de le provoquer. L'impatience de son mari se transforma en irritation puis en colère. Il se sentait de plus en plus impuissant, prisonnier d'une société incapable de l'apprécier. Il n'allait tout de même pas chercher ses admirateurs en France ou en Belgique dans les milieux snobs et pourris. Il tombait tout droit dans la dépression, se disait Éva. Elle fit allusion aux prix : ceux du Québec, du Gouverneur général, de Montréal, de l'Académie des Lettres. Le Conseil des Arts offrait un cocktail en l'honneur du lauréat du prix Molson attribué à l'un de

ses collègues, poète et surtout romancier. Un raconteur d'histoires, inepte, qui attirait un public d'illettrés à la recherche d'un divertissement facile, à qui il n'avait jamais fait l'aumône de le lire. Le temps était propice, observa Éva, pour que son éditeur soumette son livre aux prix. Si on en prenait connaissance, on ne pourrait que le choisir. Du jour au lendemain, elle prit davantage conscience d'un autre trait de son caractère : ses courbettes devant les puissants, ses obséquiosités face aux gens d'autorité susceptibles de le servir.

Au cocktail du prix Molson, il allait lui-même vers les collègues qui, d'habitude, le laissaient dans son coin, saluait humblement les représentants du Conseil des Arts, leur demandant s'ils avaient reçu son livre. Sinon il serait heureux de le leur envoyer, surtout que les jurys littéraires allaient se réunir. On le remerciait poliment en lui disant que les membres des jurys recevaient les ouvrages directement des éditeurs. Éva découvrait chez son mari des sources inépuisables d'humilité et de modestie. Quasi pathétique. Elle le plaignait. Il avait tant travaillé et c'était injuste que son livre tombe comme un caillou dans la mer, sans même faire de vagues.

Maxime choisit ensuite le mutisme. Humilié, il évitait qu'Éva soit témoin de sa honte. Dans ses rapports avec ses collègues et tous ceux qui l'abordaient, son comportement oscillait entre l'orgueil démesuré et l'humilité obséquieuse. Éva reconnaissait ses montées et ses descentes, les observait à distance, sachant que toute intervention de sa part serait inutile. Seul avec elle, Maxime ne parlait que des banalités du quotidien. Soudain, son impatience, sa colère, son désarroi remontaient à la surface, mais elle feignait de ne pas s'en rendre compte. Car il regrettait ensuite l'explosion, la perte de contrôle qui accentuaient son sentiment d'humiliation. Aurait-il dû changer d'éditeur ? envoyer son manuscrit ailleurs, à Paris, à Bruxelles, à Genève ? Il y avait eu, dans le temps, quelques brefs échos sur son premier livre à l'étranger. Des journalistes qui ne l'avaient pas lu et n'avaient nulle intention de le faire. Il les avait rangés parmi les futiles, les insignifiants dont il n'avait nul besoin. Allait-il se mettre à genoux maintenant pour leur rappeler son nom ?

Un mois plus tard, un de ses collègues lui signala un article à propos de son livre dans une revue trimestrielle. Il décela un sourire

de satisfaction qui lui fit soupçonner un texte défavorable. Il s'abstint d'en demander la teneur et signala avec hauteur que son éditeur lui communiquait les comptes rendus et les articles consacrés à l'ouvrage. Il eut du mal à trouver en librairie la revue, de toute évidence confidentielle, et dont il connaissait vaguement l'existence. Trois pages d'un auteur inconnu, ayant pour titre : professeur d'université. Un jeune. Le titre de l'article en indiquait la teneur : *une réputation boursouflée*. Ironique, l'auteur citait des phrases ampoulées, confuses, incompréhensibles, relevait des contradictions, concluant que certains éditeurs publiaient n'importe quoi, sans discernement et que Maxime avait joui d'une réputation qu'il ne méritait point.

Il ressentit une colère et une indignation qui n'étaient pas dirigées uniquement contre le critique qui, pour lui, était un médiocre et un envieux ne méritant d'autre réaction que le mépris. Allait-il montrer l'horrible torchon à Éva ? Même si elle se rangeait de son côté, son humiliation ne serait pas moins grande. Elle lui suggérerait de réagir, de répondre. Il n'allait pas tomber si bas. Quant à l'éditeur, il se réfugiait dans le mutisme. S'il lui téléphonait, il feindrait la surprise, amoindrirait l'effet de l'indigne insulte, tenterait de le calmer, c'est-à-dire de le faire taire pour qu'il se résigne à se soumettre au jugement des imbéciles. Néanmoins, c'était l'unique article consacré à son livre.

Il se terra dans le silence jusqu'au moment où un collègue qu'il avait souvent traité avec mépris l'appela, simulant l'hostilité envers ce torchon, mais qui, d'après son ton, jubilait. Il y en aurait d'autres qui se tairaient, passant du sentiment de revanche à une condescendance qui lui ferait encore plus mal. Il décida enfin de s'ouvrir à Éva. À sa grande surprise, elle était au courant. Sa réaction n'était ni l'indignation ni la colère mais la tristesse. Elle ménageait son grand homme, pathétique, pitoyable. Il reprit son livre, le feuilleta, tomba sur des passages percutants, des bijoux de pensée et d'expression. Et personne ne s'en était aperçu. Montréal était peuplé d'aveugles et il était sans secours. Paris ? Ce serait pire, car personne n'y connaissait son premier livre. Son éditeur envoya des services de presse à des journaux français. Faire état d'un livre publié ailleurs

qu'à Paris ? Ce serait impensable. D'ailleurs, personne n'avait proposé de traduction. Un éditeur turc demanda des renseignements. Ce devait être un plaisantin. En anglais ? Ni vu ni connu. De toute façon, les lecteurs dans cette langue sont encore plus incultes. Il vivait dans un monde où l'ignorance régnait. On la chantait, on s'en réjouissait. Il n'allait pas déménager sur une autre planète.

Après une nuit d'insomnie, il se leva avec la conviction qu'il était en décalage, qu'il n'avait pas de recours. Et serait-il lui-même médiocre, personne ne pourrait le signaler. Il demeurait l'unique juge de sa valeur. De quelque côté qu'il se tournât, il ne découvrait que la solitude. Éva était l'infirmière, le traitant en malade, cédant à toutes les outrances. Sans discussion, dont d'ailleurs elle ne serait pas capable. Quand, comme d'habitude, il se retira dans son bureau pour poursuivre la rédaction d'un nouveau livre, il se sentit paralysé. Il y avançait une idée qui lui semblait juste, nouvelle, puis hésitait, s'attardait sur la formulation. Allait-on le comprendre ? Le titre provisoire du livre : *La fuite de l'esprit*. Il songeait à un autre : *La disparition de la pensée*. Pour qui écrivait-il ? Même son éditeur, qui n'était pas avare d'éloges, hésiterait à publier un livre que personne n'achèterait. Sa réputation d'écrivain difficile avait fini par susciter l'indifférence. Tandis qu'il se débattait avec chaque mot, chaque phrase, l'incertitude finit par prendre le dessus, l'incitant à l'arrêt, à l'abandon. Ce serait temporaire. Une période d'attente. De quoi ? Que la société se transforme, qu'il y ait des personnes aptes à lire des livres ?

Au lieu d'écrire, il décida de faire de la gymnastique. Cela dura une semaine. Éva ne posait pas de questions jusqu'au soir où elle lui demanda s'il avait terminé son troisième livre.

— J'ai décidé d'abandonner. Cela ne sert à rien.

— Parce qu'un imbécile t'a attaqué ? Tu ne vas pas te soumettre maintenant à ceux que tu as toujours méprisés !

— Pour qui j'écris ?

— D'abord pour toi-même, et tant mieux si d'autres savent en profiter.

Elle constatait péniblement qu'il perdait confiance en lui. Elle avait toujours su que cette confiance, trop violemment affichée,

recouvrait une incertitude fondamentale et le maintenait en vie. S'il ne se reprenait pas en main, il dériverait vers une mort dans l'âme. Son équilibre à elle s'appuyait sur celui de Maxime. C'était malaisé, un parcours en zigzags. S'il était agressif, c'était parce qu'il parvenait mal à se battre contre la soumission. Saurait-il, comme elle, afficher une personnalité d'apparat sans tenter de convaincre mais simplement pour mettre un arrêt aux entreprises de domination qui le hantaient ? Si elle s'acharnait à le sauver, c'est qu'elle en dépendait, que son affirmation dépendait de la sienne.

— Il faudrait que tu reprennes ta réflexion. Que tu réapprennes à vivre.

Il accomplissait les gestes du quotidien sans réfléchir, se disant que l'analyse tuait la liberté. La spontanéité n'était pas son fort. « Je ne suis plus un enfant et rien n'est pire que les adolescents attardés. » Il fallait réfléchir. Il allait le faire et retrouverait ainsi le sommeil perdu. Il s'enferma dans son bureau comme d'habitude. Il relut ses textes et fut surpris par ses trouvailles. Il continuerait d'écrire, mais ce serait son secret et Éva en serait la gardienne. Il apprendrait à saluer courtoisement tout le monde, à dire qu'il avait laissé tomber son entreprise d'auteur, qu'il se consacrait à son emploi. Les livres, qu'ils soient publiés plus tard ou non, s'accumuleraient, mais il n'attendrait plus les lecteurs et leurs hommages insignifiants. D'autres penseurs le suivraient, le liraient, prolongeraient sa quête.